

Apprivoiser la nostalgie

ALEXANDRE SOUBLIÈRE, *La Maison mère*, Montréal, Boréal, 2018, 288 pages

Karine Castonguay

Volume 13, numéro 3, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91147ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castonguay, K. (2019). Compte rendu de [Apprivoiser la nostalgie / ALEXANDRE SOUBLIÈRE, *La Maison mère*, Montréal, Boréal, 2018, 288 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 13(3), 26–28.

Apprivoiser la nostalgie

Karine Castonguay

Professeure de littérature, Collège de Rosemont

ALEXANDRE SOUBLIÈRE

LA MAISON MÈRE

Montréal, Boréal, 2018, 288 pages

Vivant à Vancouver lors de l'écriture de cet essai, Alexandre Soublière semble avoir souffert du mal du pays, même s'il rappelle que le Québec n'en est pas un. Il amorce justement sa réflexion sur la valeur des mots en marketing, pour aboutir ensuite en politique québécoise, plus précisément au choix du nom du *Parti québécois*. Ce nom aurait gêné René Lévesque, son fondateur, qui le trouvait trop globalisateur et trop risqué, advenant que «[s]i un gouvernement du P.Q. agissait mal, c'est le nom même du pays qui en [serait] alors sali et dévalorisé» (p. 10). Les dernières élections lui ont malheureusement donné raison – et l'auteur ne se retient pas pour le souligner plus loin dans son livre.

Alexandre Soublière rappelle qu'à partir des États généraux du Canada français, en 1967, le Québec a été défini «comme le territoire de la nation canadienne-française» (p. 11); puis, les habitants de ce territoire ont commencé à repousser leur identité de *Canadiens français* au profit de celle de *Québécois*, qui n'arbore plus la valeur enivrante de ses débuts. L'auteur propose donc un retour à la désignation de Canadien français, qui selon lui «évoque une appartenance plus forte au territoire et aux traditions de notre peuple et pourrait nous aider à mieux nous projeter dans l'avenir» (p. 12).

UN RETOUR NOSTALGIQUE À L'IDENTITÉ CANADIENNE-FRANÇAISE

On comprend rapidement que la proposition d'Alexandre Soublière de revenir à cette appellation est moins conservatrice que nostalgique. La nostalgie, par ailleurs, traverse le texte d'un bout à l'autre, état que l'auteur considère au cœur de l'expérience canadienne-française. Il s'appuie, notamment, sur la première chanson canadienne-française, «À la claire fontaine», et sur la devise «Je me souviens», qu'il aimerait que nous mettions en pratique: «Je considère que le terme Canadien français fait davantage appel à l'imaginaire pour nous rappeler que nous étions à une époque des explorateurs et des aventuriers» (p. 122). Il croit aussi que «la langue n'est pas l'unique composante d'une culture» (p. 126) et que c'est parce que nous lui demandons de porter un tel poids que l'idée de la perdre, selon Soublière, «nous terrifie» (p. 128).

DES NOSTALGIES QUI NE SE VALENT PAS TOUTES

Sa proposition d'un retour à l'identité canadienne-française tient à l'échec du mouvement souverainiste, qui, malgré les bonnes intentions qui le sous-tendent, fait plus de tort à la jeunesse québécoise que ses tenants ne voudraient le croire. Ce n'est pas son projet qui fait problème, c'est le manque de vision et de solutions pour le réaliser. Ce sont les valeurs dépassées. Sans issue, le mouvement s'entête à vouloir aller dans la même direction avec les mêmes stratégies qui se sont révélées perdantes dans le passé (p. 161).

À ce sujet, il déplore la mauvaise stratégie exploitée en 1995: «La nostalgie aurait dû être dirigée au cœur de nos origines au lieu d'en faire une caricature soixante-huitarde, paulpichéesque des années boomer» (p. 190), rappelle-t-il en faisant référence au design des pancartes vantant l'option du «oui». De façon plus radicale encore, pour Alexandre Soublière, il faut «en finir avec la vision baby-boomer du Québec [et] proposer de nouvelles solutions» (p. 238).

**Alexandre Soublière se dit inspiré,
après avoir écrit deux romans, par la
forme non fictive des mémoires, plus
populaire à Vancouver qu'au Québec.
Il n'en demeure pas moins que son
ouvrage relève plutôt de l'hybridité:
sa réflexion sur l'identité québécoise
actuelle, imbriquée dans un récit
plus dystopique, est parsemée
d'anecdotes personnelles**

De surcroît, il déplore le rejet systématique de cette appellation de la part des intellectuels. Quant à lui, la ramener n'encourage pas un retour à la terre ou à la pensée traditionaliste: «Lorsque je propose de revenir en arrière pour se réapproprier le terme, je veux le faire en prenant bien soin d'enrober le mythe avec toute la beauté qui soit. Ce que je propose, c'est un *rebranding* de l'identité québécoise qui commencerait par son nom» (p. 189). Si le nom *Canadien français* a eu une connotation négative à une époque parce qu'il est associé à Duplessis et à la Grande Noirceur, indique-t-il, ou qu'il rappelle à certains des souvenirs de peuple colonisé, insistons alors sur son côté positif pour bien le vendre.» (id.) Ainsi, le *rebranding* auquel nous convie l'auteur débute par la composition d'un nouveau récit canadien-français, plus actuel.

Alexandre
SOUBLIÈRE

La Maison
mère

COLLECTION LIBERTÉ

BORÉAL

UN NOUVEAU RÉCIT CANADIEN-FRANÇAIS

Dans l'excellent chapitre «Il était une fois...», Soublière montre l'importance du récit dans la vie et mentionne, pour ce faire, l'ouvrage *Sapiens, une brève histoire de l'humanité*, écrit par Yuval Noah Harari: l'être humain est la «seule espèce sur terre à avoir de la fiction dans sa vie» (p. 174).

Le Québec, pour l'essayiste, ne fait pas exception à la règle: «[...] le Québec aussi est une fiction, sa version contemporaine mise en avant et écrite principalement par les investigateurs de la Révolution tranquille» (p. 183). S'il reconnaît qu'il est tentant de faire de René Lévesque, en ce sens, le «père de notre nation politique» (id.), Soublière croit, toutefois, que Lucien Bouchard «représente [...] mieux notre histoire récente», plus que Jacques Parizeau, parce que Bouchard incarne la «métaphore du Québec [...] français au complet, de Champlain à aujourd'hui, en un seul homme» (p. 184-185): «Après la défaite référendaire, Bouchard était épuisé et découragé, comme la province. Il était blessé et amputé, comme le peuple orphelin» (p. 184).

Au dernier chapitre, Soublière s'exprime ainsi: «C'est tellement épuisant de grandir dans un non-pays. [...] C'est pas juste de la fatigue culturelle, c'est de la fatigue d'être» (p. 273). Faudrait-il donc en revenir, de l'histoire québécoise de la Révolution tranquille, et cesser de diaboliser l'appellation *canadienne-française* en la fixant à la Grande Noirceur? Ce serait, certes, une première étape au *rebranding* souhaité par l'auteur ainsi que le début d'un nouveau récit.

suite de la page 26

LA MAISON MÈRE

Une maison mère, c'est l'établissement principal d'un ordre religieux ou d'une firme. Dans l'essai d'Alexandre Soublière, on pourrait dire que c'est le lieu de la fiction. En effet, en parallèle avec sa profonde et dense réflexion, l'auteur met en scène une histoire fictive, dans laquelle l'appartement de son ami Sam, situé sur le Plateau Mont-Royal, devient le centre. La fiction s'ajoute à l'essai puisque l'auteur annonce une panne généralisée à Montréal, panne qui n'a jamais eu vraiment lieu, mais qui lui offre un prétexte ingénieux pour mettre à l'épreuve ses théories ou tout simplement pour les insérer entre deux événements de la trame narrative.

Aux chapitres suivants, la fiction devient de plus en plus déroutante: Montréal est «plongée dans le noir et le chaos» (p. 87), au point où l'auteur établit un lien entre la situation montréalaise fictive et «la série de films d'horreur *The Purge*» (p. 97). C'est dans ce contexte que la maison mère devient à la fois un refuge et un bunker pour le narrateur et ses amis. Leur mission: survivre en dépit de la violente menace quasi apocalyptique qui sévit à l'extérieur.

Cependant, à force de durer, la panne entraîne des conséquences désastreuses, dont l'obligation de quitter la maison mère. Un groupe décide d'aller au chalet du narrateur. La nostalgie émane alors autant du récit fictif que de la réflexion: non seulement le chalet rappelle au narrateur de bons moments passés avant la panne, mais c'est aussi à cet endroit que le premier retrouve sa famille après. Cet événement est campé au tout dernier chapitre, et devient à la fois très tendu et émouvant.

L'essai se termine là où il a commencé, au chalet, que l'on peut considérer, au final, comme une seconde et fort significative maison mère pour le narrateur.



ENTRE MÉMOIRES ET NOSTALGIE

Alexandre Soublière se dit inspiré, après avoir écrit deux romans, par la forme non fictive des *mémoires*, plus populaire à Vancouver qu'au Québec. Il n'en demeure pas moins que son ouvrage relève plutôt de l'hybridité: sa réflexion sur l'identité québécoise actuelle, imbriquée dans un récit plus dystopique, est parsemée d'anecdotes personnelles dans lesquelles il parle de ses origines, de son enfance, de ses études, de l'écriture de ses romans et, surtout, de ses amours, notamment celui avec Camille.

Camille occupe une place prépondérante dans ce livre. Elle habite la nostalgie de l'auteur, mais aussi sa fiction, et elle en devient la principale destinataire. Je me suis même demandé si Camille, d'une certaine façon, n'incarnait pas la troisième maison mère de l'auteur: «Lorsqu'elle m'enlaçait, se souvient-il, je me sentais à la maison, chez moi, en sécurité» (p. 180).

Dans le cas de *La Maison mère*, amour, politique, nostalgie forment les trois thèmes les plus exploités, ce qui rappelle en quelque sorte *Les luttes fécondes* de Catherine Dorion, qui affirme que ni l'amour ni la démocratie ne sont «là pour rassurer». Alexandre Soublière n'a pas non plus écrit un livre qui, en dépit de son titre symbolisant à première vue la chaleur du foyer et l'affection d'une mère, rassérène. S'il s'y déploie une douce nostalgie dans la réflexion, que l'auteur souhaite apprendre à apprivoiser, la fiction, quant à elle, expose une vision inquiétante, mais terriblement lucide, du monde politique assailli, actuel et à venir. ♦



suite de la page 27

tionnelle de son roman aurait nui à ces révélations, affaiblissant du coup leur pertinence et vraisemblance, comme quoi la fiction peut aussi être un handicap et ne peut pas toujours être disposée à se plier aux caprices de son créateur. Un autre point soulevé, un des plus captivants du chapitre, est celui de l'éthique parfois discutable que permet la fiction dans le réel. Par exemple, Jauffret se permet non seulement de décrire avec minutie les prouesses sexuelles du père sur sa fille, mais il prête également des pensées surprenantes à cette dernière qui aurait été heureuse et même parfois en attente des jeux sadiques et sexuels de son bourreau:

Jauffret semble ainsi déduire que la fille de Fritz aurait pu être atteinte du syndrome de Stockholm et pactiser avec son bourreau. Mais sur quels faits repose cette déduction? Quels sont les rapports à la réalité qui permettent de l'établir? C'est ici, me semble-t-il, que le roman, dans sa dimension biographique – puisque c'est la vie de personnes réelles qui est ici racontée –, manque à son ambition (p. 163).

Cet extrait met en lumière un autre exemple de ce que permet une littérature qui, sous le couvert de la fiction, se permet d'éradiquer certaines digues éthiques. Ainsi, Jauffret aurait transgressé

peut-être certaines limites en prêtant à un personnage des désirs et pulsions qui pourraient porter atteinte à l'intégrité d'une personne réelle l'ayant inspiré (et ayant déjà subi bien assez par le passé sans avoir à vivre avec le regard médusé d'un lectorat qui ne ferait pas nécessairement la distinction entre fiction et réel).

La lecture de cet essai nous oblige à porter un regard attentif sur ce genre de plus en plus en vue où l'auteur occuperait le fâcheux rôle de l'équilibriste, celui qui, tant bien que mal, se tiendrait fragilement sur le fil séparant la fiction de la non-fiction. Ainsi, en nous exposant rigoureusement tous les rouages et ambiguïtés qu'un tel roman propose, Dion met en perspective les difficultés rencontrées par ces auteurs de «fictions sans fiction» où il y a «partage du réel». En effet, en refermant cet ouvrage, il est facile de concevoir que les plus grands défenseurs du réel s'en sentent grandement menacés. Par contre, comme l'illustre par exemple le chapitre consacré à Carl Leblanc, il faudrait faire preuve de mauvaise foi pour ne trouver que des tares à cette ambition de vouloir marier fiction et réalité. Et, admettons-le d'emblée, le plaisir de lecture y est trop grand pour s'en priver... ♦